“Si c’était pour moi, je ne venais pas ici.”

Les enfants racontent

Teresa Solis

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/2794>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.2794

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2014

Pagination : 33-39

ISBN : 978-2-919040-27-8

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Teresa Solis, « “Si c’était pour moi, je ne venais pas ici.” », *Hommes & migrations* [En ligne], 1306 | 2014, mis en ligne le 01 avril 2017, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/2794> ; DOI : 10.4000/hommesmigrations.2794

"SI C'ÉTAIT POUR MOI, JE NE VENAIS PAS ICI"

LES ENFANTS RACONTENT

par TERESA SOLIS, *doctorante en sciences humaines et sociales, CRIX-département d'Italien, université Paris-Ouest-Nanterre-La Défense.*

En Italie, où la nationalité est fondée sur le droit du sang, les enfants de parents immigrés ont une perception complexe de leurs origines. Ils ont à trouver une place dans un pays où ils ne sont pas forcément nés et qui, parfois, les rejette. L'étude des rédactions d'enfants dans le cadre scolaire permet de mieux comprendre la nature de leurs questionnements. Outre les doutes liés au rapport à la terre d'origine, au passé ou aux traditions de leurs parents, leurs écrits témoignent d'une identité qui s'invente au-delà des territoires.

Les enfants sont au même degré que les adultes des sujets en migration. La mobilité peut être directement vécue ou faire partie de l'histoire familiale. Si les rédactions des enfants sont souvent utilisées afin d'évaluer leur plurilinguisme ou leur degré d'intégration, elles le sont plus rarement pour saisir les questionnements que les enfants soulèvent. La loi italienne se fondant sur le droit du sang, de nombreux enfants nés et grandis en Italie se retrouvent à avoir la nationalité de leurs parents et restent, d'une certaine façon, dans un état incertain. Ne connaissant parfois que très peu et indirectement leur "terre d'origine", ils y restent cependant juridiquement liés. Cela porte les enfants à

se poser des questions sur leur identité. C'est ces questionnements que nous nous proposons d'explorer. Pour cela, nous allons prendre en considération les écrits à l'école d'enfants nés en Italie ou arrivés en Italie en bas âge. Tandis qu'au début des années 1990 les ethnographies scolaires relevaient la tendance des enfants à souligner leurs origines étrangères aussi bien que celles de leurs parents, nous verrons que la situation est en train de changer. Les enfants sont au même degré que les adultes des sujets en migration.

Depuis les années 1990, les flux migratoires et les dispositifs législatifs pour les réglementer occupent la Une des journaux italiens et figurent

en bonne place dans le programme des réformes politiques. Les enjeux soulevés dans ce domaine doivent répondre à deux impératifs : la nécessité de garantir la sécurité publique et la démarche d'obtention de la nationalité italienne.

En novembre 2011, suite à la démission du quatrième gouvernement Berlusconi¹, Mario Monti se voit confier la formation du nouveau gouvernement – qui sera essentiellement composé de techniciens. Le président de la République italienne, Giorgio Napolitano, profitant du climat politique alors plus serein, exprime un vœu : il incite l'Assemblée nationale à aborder la question de la nationalité des enfants nés en Italie de parents étrangers. Il déclare que *“leur refuser la nationalité italienne est une folie, une absurdité. Les enfants ont cette aspiration”*². La question de la nationalité des enfants³ nés de parents étrangers évoquée par le président Napolitano nécessite de faire parler les enfants, afin de savoir comment ils comprennent des notions telles que la migration ou la nationalité⁴. Le présent article montre comment ils parlent de la migration et des enjeux identitaires qu'elle soulève. Il repose sur l'analyse des écrits recueillis dans des écoles par différents chercheurs des années 1990 jusqu'à nos jours.

La loi 91 du 5 février 1992 en matière de citoyenneté

Pour faire un état des lieux du problème de la nationalité des enfants nés en Italie de parents étrangers, il est nécessaire de connaître la loi sur

la citoyenneté en vigueur. Le droit du sol accorde la nationalité à une personne physique née sur un territoire national, indépendamment de la nationalité de ses parents. Le droit du sang, au contraire, accorde à l'enfant la nationalité de ses parents, quel que soit le pays où l'enfant est né⁵. C'est sur cette dernière que se fonde la loi italienne⁶. L'enfant est italien si au moins un de ses deux parents est italien. Ce dernier peut être italien de naissance ou avoir acquis la nationalité après dix ans de séjour régulier en Italie. L'enfant né de parents étrangers ayant la nationalité italienne au moment de sa naissance possède lui aussi la nationalité italienne. Le droit du sol reste quant à lui un droit conditionnel. On accorde la nationalité italienne à tout enfant né en Italie qui en fait la demande au moment de sa majorité civile – mais avant son dix-neuvième anniversaire – et sous réserve qu'il ait résidé en Italie pendant une période continue. Ainsi, l'enfant qui naît en Italie de parents étrangers n'ayant pas obtenu la nationalité italienne au moment de sa naissance garde la nationalité de ses parents jusqu'à sa majorité. Il est important de souligner que si l'enfant part quelques mois à l'étranger avant sa majorité, que ce soit dans le pays d'origine de sa famille ou ailleurs, cela interrompt le processus engagé. 42 % des enfants nés en Italie de parents étrangers n'obtiennent pas la nationalité pour cette raison⁷. Comme le remarque Paola Rebughini, la loi italienne *“pénalise les jeunes descendants d'immigrés et rend difficiles et extrêmement pénibles les démarches administratives pour leur naturalisation”*⁸. Environ un million de jeunes adultes d'origine étrangère espèrent obtenir la nationalité

1. L'historique des gouvernements de l'Italie depuis 1943 est disponible sur le site du gouvernement : <http://www.governo.it>.

2. *“Je souhaite vivement que le Parlement puisse discuter de la nationalité des enfants nés en Italie de parents immigrés. Leur refuser la nationalité italienne est une folie authentique, une absurdité. Les enfants ont cette aspiration”*, Monteforte Roberto, “Il Quirinale : cittadinanza ai bambini nati in Italia. E il PDL minaccia la crisi”, in *l'Unità*, 23 novembre 2011, p. 6. (Nous traduisons cette citation, comme toutes les suivantes.) Pour une analyse générale de la présence des étrangers en Italie, voir Ascher Colombo, Giuseppe Sciortino, *Gli immigrati in Italia*, Bologne, Il Mulino, 2004. 3. Nous considérons ici l'enfance comme la période allant des premières années jusqu'à l'adolescence. 4. De nombreuses recherches ont été conduites parmi les adolescents fils d'immigrés en Italie. Parmi les plus récentes : Roberta Bosio, Enzo Colombo, Luisa Leonini, Paola Rebughini, *Stranieri & Italiani. Una ricerca tra gli adolescenti figli di immigrati nelle scuole superiori*, Rome, Donzelli Editore, 2005 ; Enzo Colombo (dir.), *Figlie di migranti in Italia. Identificazioni, relazioni, pratiche*, Turin, UTET, 2010. 5. Giovanna Zincone (dir.), *Secondo rapporto sull'integrazione degli immigrati in Italia*, Commissione per le politiche di integrazione degli immigrati, Il Mulino, Bologna, 2000. Celestina Dominelli, “Il nodo della cittadinanza: ecco come funziona in Italia e nel resto d'Europa”, in *Il Sole 24 ore*, 23 novembre 2011. 6. Loi 91 du 5 février 1992. 7. Caroline Savi, “Immigrazione, cittadinanza ed identità nell'Italia dei primi anni duemila”, in Ilona Fried (dir.), *Identità italiana e civiltà globale all'inizio del ventunesimo secolo. Meticcianti, relazioni, attraversamenti - rapporti con la modernità*, Budapest, ELTE, département de langue et de littérature italiennes, 2012, pp. 55-65. 8. Paola Rebughini, “Consommation et cultures de la différence chez les jeunes descendants d'immigrés. Réflexions à partir du cas italien”, in *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 27, n° 2, pp. 101-116.

italienne, et des recherches récentes montrent la frustration de ces jeunes par rapport à l'impossibilité d'y avoir accès, malgré leur sentiment d'être "italiens"⁹. En novembre 2011 et pendant quatre mois, une campagne intitulée "*L'Italia sono anch'io*"¹⁰ (L'Italie, c'est moi aussi) fut lancée dans le but de sensibiliser l'opinion publique et de modifier la loi. Le référendum proposait un projet de loi qui réduit à un an la durée du séjour régulier des étrangers. Pour demander la nationalité italienne, les enfants n'auraient plus l'obligation de résidence continue. Il proposait aussi d'accorder le droit de vote à toute personne de nationalité étrangère en règle, à condition qu'elle réside en Italie depuis au moins cinq ans.

Les enfants étrangers dans les écoles italiennes en quelques chiffres

Les récits écrits à l'école par des enfants se révèlent un instrument utile et intéressant pour connaître et examiner leurs réflexions à propos des migrations en général, ainsi que de leur propre parcours en particulier. Bien qu'elle soit un lieu de reproduction sociale et culturelle¹¹, l'école reste un lieu clé de socialisation pour l'enfant et pour sa famille. En outre, l'école est un moment privilégié pour recueillir les questionnements des enfants : c'est souvent à l'école que les enfants abordent, au-delà de leur parcours individuel, des sujets de réflexion qui, autrement, seraient difficilement évoqués. La présence d'élèves étrangers est en augmentation depuis les années 1990. D'après les dernières statistiques publiées par le ministère de l'Éducation nationale italien¹², le nombre d'enfants entre 5 et

15 ans inscrits dans des établissements scolaires s'élève à 4 577 577, dont 8 % sont de nationalité étrangère¹³.

Un racisme latent dans les écrits des enfants

Jusqu'aux années 1980, les recherches sur le point de vue des enfants vis-à-vis de la migration concernaient les migrations internes (migration économique du sud de l'Italie vers le Nord industrialisé¹⁴). Au début des années 1990, un nombre toujours plus important d'étrangers arrive en Italie, surtout des réfugiés des Balkans fuyant la guerre. Le Parlement italien doit alors réviser la loi sur l'immigration en vigueur, qui date de 1922. À cette même époque, l'anthropologue Paola Tabet conduit une recherche qui interroge les stéréotypes racistes chez les enfants à travers l'analyse de textes rédigés à l'école¹⁵. Cette recherche est d'autant plus pertinente qu'au moment de sa réalisation l'immigration et les immigrés occupent une place importante dans l'opinion publique et dans le discours médiatique. Paola Tabet estime que les enfants sont influencés par ce qu'ils entendent en famille aussi bien que dans les médias et qu'ils le reproduisent dans leurs écrits. L'analyse des textes des enfants se révèle un instrument de recherche précieux pour faire apparaître l'imaginaire collectif qu'ils reflètent. Bien que, dans un premier temps, l'arrivée de migrants principalement originaires des Balkans suscite une large solidarité¹⁶ liée au

Le référendum proposait un projet de loi qui réduit à un an la durée du séjour régulier des étrangers. Pour demander la nationalité italienne, les enfants n'auraient plus l'obligation de résidence continue.

9. Colombo Enzo, Domaneschi Lorenzo, Marchetti Chiara, *Una nuova generazione di italiani. L'idea di cittadinanza tra i giovani figli di immigrati*, Milano, Franco Angeli, 2009. 10. "*L'Italia sono anch'io*" (<http://www.litaliasonoanchio.it/>). 11. Pierre Bourdieu, Jean-Claude Passeron, *La Reproduction. Éléments pour une théorie de l'enseignement*, Paris, Seuil, 1970. 12. Les données se réfèrent à l'année scolaire 2008-2009.

13. Plus précisément, on compte 2 819 193 élèves inscrits à l'école primaire (de 5 à 11 ans), dont 234 206 élèves de nationalité étrangère et 1 758 384 élèves inscrits au collège (de 11 à 15 ans, ou 16 ans en cas de redoublement), dont 140 050 élèves de nationalité étrangère.

14. Cet aspect est traité, par exemple, dans Gaetano Sansone (dir.), *Il bambino che viene dal sud. Interviste ai bambini immigrati nelle grandi città*, Milan, Emme, 1973. Un autre texte intéressant à ce propos est Goffredo Fofi, *Strana Gente*, 1960. *Un diario tra Sud e Nord*, Rome, Donzelli, 1993. 15. Paola Tabet, *La Pelle Giusta*, Turin, Einaudi, 1998. Paola Tabet remarque les limites épistémologiques posées par les enquêtes en milieu scolaire. 16. Alessandro Dal Lago, *Le Non-Persone. L'esclusione dei migranti in una società globale*, Milan, Feltrinelli, 1999.

Pour la place des migrants dans les discours des médias italiens, voir Sibathu Ribka, *Il Cittadino che non c'è. L'immigrazione nei media italiani*, Rome, Edup, 2004.

contexte de guerre, cette attitude se transforme rapidement en un sentiment de haine.

De nombreuses écoles situées dans toutes les régions d'Italie participent à cette enquête. Malgré la présence, encore faible à l'époque, d'élèves étrangers ou nés en Italie de parents étrangers, l'enquête prend en compte tous les écoliers, sans distinction d'origine.

Les consignes invitent les élèves à "s'imaginer" ou à "imaginer leur vie" dans des situations telles que : *"Ma vie si mes parents étaient africains ; Ma vie si mes parents étaient américains ; Ma vie en Afrique, si les extraterrestres arrivaient soudain sur Terre."* Comme on peut le voir à travers ces quelques exemples,

La mauvaise connaissance des étrangers, surtout des Africains, est parfois transmise par les parents mais aussi par les enseignants à travers des pratiques écolières discriminatoires.

une partie des titres proposés représente une sorte de groupe contrôle. Il permet de vérifier que les réponses ne sont pas liées à des facteurs tels que la peur ressentie par les enfants du fait de ne pas être avec leurs vrais parents ou de se trouver

dans un endroit inconnu. Quoi qu'il en soit, pour ces enfants, les résultats montrent que la famille américaine suscite un grand enthousiasme, alors que la famille africaine ne provoque que peu d'engouement. En effet, dans ce dernier cas, les enfants imaginent de devoir éduquer leurs parents, de leur apprendre à bien se comporter.

D'après Paola Tabet, la présence de ces préjugés est strictement liée à l'expérience coloniale italienne. Si sa durée est éphémère par rapport à celle de l'empire britannique ou des colonies françaises, elle a tout de même profondément influencé l'imaginaire collectif et la représentation de l'autre¹⁷. Bien qu'inconscients, ces préjugés resurgissent au moment où l'Italie se trouve confrontée à l'étranger d'une façon imprévue et soudaine. Ce qui ressort de ces rédactions est un ensemble de préjugés hérités des lois raciales de l'époque fasciste. La mauvaise connaissance des étrangers, surtout

des Africains, est parfois transmise par les parents mais aussi par les enseignants à travers des pratiques écolières discriminatoires. L'école, dont on pourrait s'attendre à ce qu'elle incite à la compréhension de l'autre et de sa culture, ne remplit pas sa mission.

Cinzia Fia et l'éducation interculturelle

Quelques années plus tard, Cinzia Fia, anthropologue et chercheuse de l'université de Sienne, se concentre exclusivement sur les rédactions des enfants immigrés en Italie ou nés de parents étrangers pour analyser les représentations de soi et pour évaluer le degré linguistique d'intégration des participants. Au cours d'une recherche conduite en 2005, elle propose donc à des écoliers et à des collégiens de se présenter à l'écrit. Elle s'attache en premier lieu à analyser la syntaxe et le choix des mots employés. Elle relève ensuite les informations que les enfants ont mises en avant dans leur présentation. Les enfants, nés en Italie ou à l'étranger, expriment la nécessité de préciser leur origine géographique ou celle de leurs parents.

Voici quelques exemples : *"Ma maman est française et mon papa il est italien"*¹⁸ ; *"Moi je suis née au Kosovo et j'habite ici depuis onze ans et pour aller au Kosovo il me faut deux jours"*¹⁹ ; *"Je m'appelle Mario et j'ai 10 ans et je viens de la Yougoslavie"*²⁰ ; *"Moi je ne suis pas italien, je suis né en Albanie, je suis né à Vlora, la deuxième capitale de l'Albanie"*²¹. Pour certains, l'origine des parents est une information fondamentale. C'est le cas de ce petit garçon, qui a écrit sur son brouillon : *"Choses à dire : mes parents sont étrangers, ma maman est grecque et mon papa est arabe"*²².

Le pays d'origine des parents est placé au premier rang des choses à dire. Il devient une donnée presque nécessaire pour que la présentation acquière du sens et soit complète. Cinzia Fia explique qu'elle a utilisé le récit en tant qu'opéra-

¹⁷. Sur la persistance de l'imaginaire colonial, Colin Mariella (dir.), *L'Afrique coloniale et postcoloniale dans la culture, la littérature et la société italiennes*, Caen, Presses universitaires de Caen, 2003. Contarini Silvia (dir.), *Coloniale e postcoloniale nella letteratura italiana degli anni 2000*, Paris, Presses universitaires de Paris-Ouest, 2012. ¹⁸. Cinzia Fia, "Narrazione, percezione e usi linguistici", in Cinzia Fia (dir.), *Albanesi, cossovari e molti altri nella scuola di Monteroni d'Arbia*, Iesa, Gorée, 2006, pp. 3-24, p. 15. ¹⁹. Ibid., p. 17. ²⁰. Ibid., p. 18. ²¹. Ibid., p. 23. ²². Ibid., p. 19.

© HENRI BOKILO-BOURSIER, 2014

tion interculturelle puisque toute histoire, qu'elle soit construite ou inventée, est nourrie par d'autres histoires que l'enfant réutilise pour écrire les siennes. Au moment de cette étude, la présence d'écopiers issus de l'immigration devenait importante. Quelques années plus tard, les enseignants ne seront plus confrontés à un public d'enfants étrangers mais d'enfants nés sur le sol italien de parents étrangers.

La difficile transmission de l'origine

L'origine des parents revêt d'autant plus d'importance lorsque les enfants sont nés en Italie et qu'ils s'interrogent sur les conséquences que cela peut

entraîner pour eux. Dans un livre paru en 2010, l'instituteur Giuseppe Caliceti récupère des fragments de textes rédigés par ses élèves et les organise en deux parties. La première constitue un dictionnaire de mots clés qui présente des extraits de réflexions écrites par les enfants. La seconde est un recueil de récits écrits par les enfants. La plupart des questions que se posent les enfants concernent leur identité. Ils se soucient en particulier de ce qui pourrait les différencier de leurs parents. L'une de ces élèves expose ses doutes à propos du concept de patrie : *"La patrie est le pays où tu es né, pas celui où tu es parti vivre. (...) Moi ça je l'ai très bien compris. Mais ce que je n'ai pas compris est ce que je suis moi. Par exemple, moi, mes parents sont nés en Tunisie mais moi je suis née en Italie, alors quelle est ma patrie ? C'est encore l'Italie ou la Tunisie pour moi aussi ? Ou toutes les deux ? Ou aucune patrie²³ ?"* (Zahira, 11 ans). C'est le cas aussi de

23. Giuseppe Caliceti, *Italiani per esempio, L'Italia vista dai bambini immigrati*, Milan, Feltrinelli, 2010, p. 97.

cette autre élève qui écrit : *"J'ai dix ans. Je suis née en Italie mais mes parents non. Pour moi, moi je suis italienne, même si mes parents sont pakistanais, moi je suis pakistanaise comme eux, car si tu nais quelque part après tu es une habitante de cet endroit et pas d'un autre"*²⁴ (Tasneem, 10 ans).

La terre d'origine des parents joue ici un rôle important dans l'élaboration identitaire de l'enfant qui a des difficultés à se considérer comme

La nationalité n'est plus une donnée entièrement valable, mais plutôt un indicateur de présence sur un territoire de passage : maintenant, je suis en Italie.

appartenant à un pays autre que celui de ses parents et à ne pas avoir la même nationalité qu'eux. Une petite fille écrit à ce propos : *"Moi je suis née en Italie, à Montecchio, mais ma mère et mon père sont albanais et alors moi aussi je*

*suis albanaise. Je suis allée à la crèche ici, je suis allée à l'école ici. Je voudrais demander deux choses à mon instituteur. Voilà la première : moi je suis italienne ou albanaise, ou toutes les deux ? La seconde : mais moi, si je n'ai jamais bougé d'ici, je suis une immigrée"*²⁵ ?" (Vera, 11 ans).

Ici, l'enjeu concerne l'identité à travers un questionnement qui porte sur la nationalité, étiquette administrative qui ne satisfait pas complètement l'expérience individuelle et qui fait référence à des catégories fermées et préconstituées.

Il semble que l'on ne puisse plus lier a priori une identité et un territoire. C'est ce qui ressort du texte de ce garçon de 10 ans qui écrit : *"Il y a des fois où je ne comprends pas les gens qui disent : tu es indien, tu es italien, tu es roumain. Qu'est-ce que ça veut dire ? Moi maintenant je suis ici en Italie"*²⁶ (Damian, 10 ans).

La racine du terme "nationalité", à savoir la nation, l'État, qui dote les citoyens d'une nationalité, semble perdre son sens. La nationalité n'est plus une donnée entièrement valable, mais plutôt un indicateur de présence sur un territoire de passage : maintenant, je suis en Italie.

"Les enfants ne sont pas immigrés"

Grâce au dictionnaire de Giuseppe Caliceti, on se rend compte de l'ambiguïté de certaines notions pour les enfants et de leurs difficultés à associer leurs parents à une autre nationalité. Cela pourrait s'expliquer par l'âge des enfants, mais d'autres exemples repérés dans des textes rédigés par des adolescents contiennent cette même idée. La perte ou la difficulté de transmission se ressent particulièrement chez les enfants issus de migrations, qui perçoivent la migration de leur famille à des degrés différents. Ils ressentent que la mobilité entraîne des changements, voire une rupture, entre eux et leur famille. Dans un ouvrage récent, Igiaba Scego et Ingi Mubiayi²⁷, deux écrivaines nées en Italie de parents étrangers, ont demandé à un groupe de jeunes adolescents nés en Italie de parents étrangers de parler d'eux. Il s'agit d'un des premiers ouvrages donnant la parole aux adolescents fils d'immigrés en Italie. Pour la plupart des jeunes qui se sont exprimés, le rapport à la famille est ressenti comme nécessaire et fragile à la fois. Ainsi une jeune fille écrit : *"Suivre les traditions, c'est aussi faire confiance à ses propres parents. Si l'on refuse sa culture d'origine, c'est un peu comme si l'on refusait nos parents"*²⁸.

Dans leurs écrits, les enfants expliquent et décrivent ce qu'ils ont ressenti lorsqu'ils sont partis et au moment où ils sont arrivés : *"Les enfants ne sont pas immigrés en Italie ; ils y sont conduits, car ce sont les parents qui les amènent. Si c'était pour moi, je venais pas ici"*²⁹ (Sheela, 9 ans). *"Il y a une chose que, selon moi, tout le monde doit savoir, car, selon moi, il y a des Italiens qui ne sont jamais partis de chez eux ; la voilà : quand un petit garçon ou une petite fille naissent dans un endroit et après ils doivent partir pour aller ailleurs, comme ça m'est arrivé à moi, ça c'est très, très fatigant. Si je pouvais, je ne*

24. Ibid, p. 167 25. Ibid, p. 67. 26. Ibid, p. 110. 27. Ingi Mubiayi, Igiaba Scego (dir.), *Quando nasci è una roulette. Giovani figli di migranti si raccontano*, Milan, Cart'Armata/Terre di Mezzo, 2007. 28. Ibid, p. 32.

29. Giuseppe Caliceti, *Italiani per esempio*, op. cit., p. 102.

*partais pas. Si on peut, personne part. Car tous dans ce monde voudraient mourir dans la terre où ils sont nés*³⁰ (Isham, 8 ans). *“Si tu est née dans un pays et après tu pars habiter dans un autre, comme moi, tu te sens un peu bizarre, tu te sens comme si tu étais un bébé car tu es déjà née au Sri Lanka comme moi j’y suis née, et si tu viens en Italie tu peux marcher mais tu ne peux pas parler italien, et puis tu dois changer ta façon de manger car tu ne trouves pas notre nourriture*³¹” (Sheela, 11 ans).

Ces derniers extraits nous permettent d’accéder au vécu migratoire des enfants et à leurs sentiments. Ils révèlent la nature parfois forcée de leur départ et surtout la frustration de se trouver dans un contexte d’accueil inconnu, qui souvent ne fait pas d’efforts pour les accueillir. L’écriture représente alors pour eux un espace d’expression où ils peuvent manifester leurs questionnements identitaires. De plus, mettre en récit leur histoire peut les aider dans leur développement.

Conclusion

Les recherches que j’ai présentées ont été conduites dans des écoles et s’intéressent aux enfants et à leur perception de la migration. J’ai constaté que les études menées auprès des enfants ont sensiblement changé. Alors que dans leurs écrits, ils spécifiaient principalement leur diversité en mettant en avant les origines de leurs parents, il faut aujourd’hui les questionner explicitement sur leur passé. Lorsque les enfants sont invités à réfléchir sur certains termes de l’actualité qui peuvent les concerner, ils semblent déceler les ambiguïtés contenues dans des notions largement utilisées et désormais considérées comme admises. Ils s’interrogent aussi sur le sens de ces notions appliquées à leur cas spécifique. Ainsi, il est presque évident que l’on peut être d’ici et d’ailleurs, ou mieux parfois d’ici et parfois d’ailleurs,

que l’on peut parler plus d’une langue, fréquenter plus d’une école, fêter d’autres fêtes et les partager avec des camarades.

Dans les exemples que nous avons apportés, nous avons montré que, pour les enfants, la présence dans leur parcours biographique d’une origine étrangère interroge leur identité sous deux formes différentes. D’une part, ils se sentent liés à un pays, principalement parce que c’est le pays de leurs parents. D’autre part, la différence de parcours de vie entre eux et leurs parents fait surgir de nouvelles questions. Leur identité est en jeu, pas seulement par rapport à un pays mais aussi dans la relation à leurs parents, à leur famille et surtout à ce lieu auquel ils restent d’une certaine façon connectés par leur intermédiaire. Les enseignants jouent un rôle fondamental dans cette opération à travers la gestion de la classe en tant que groupe, c’est-à-dire comme un ensemble d’individus provenant de contextes différents en interaction permanente, ce qui implique des cartographies de relations qui se redéfinissent constamment. S’il reste vrai que *“la socialisation de l’enfant s’effectue dans un perpétuel va-et-vient entre une dynamique à la fois interne au groupe familial, voire communautaire, et externe, à travers les fréquentations de lieux et de contextes de socialisation propres au territoire où ils vivent, grandissent et se forment*³²”, ce mouvement dynamique est indépendant du lieu d’origine des parents. C’est le mouvement migratoire lui-même, la mobilité des adultes, qui entraîne ce processus de socialisation, quel que soit le lieu de départ³³.

D’après les extraits cités, il nous semble possible d’affirmer que les textes pris en considération révèlent une nouvelle attitude des enfants.

Au lieu de se percevoir comme des individus à l’appartenance figée à un groupe ou à un autre, ou d’être à l’aise dans un seul type de contexte culturel, il semble qu’ils puissent aujourd’hui se déplacer spontanément d’un milieu à l’autre. ■

³⁰ Ibid., pp. 96-97. ³¹ Ibid., p. 89. ³² Riva Kastoryano, *Être turc en France. Réflexions sur familles et communautés*, Paris, CIEMI, L’Harmattan, 1986, p. 71. ³³ À ce propos, je renvoie aux analyses sur les enfants d’immigrés en provenance du sud de l’Italie et arrivés dans le nord du pays au cours des années 1970. Goffredo Fofi, *Strana Gente. 1960. Un diario tra Sud e Nord*, op. cit.